Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 11 (1873)
Heft: 20

Artikel: Petit dictionnaire patois
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-182302

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

L'utilité des vieilles filles, en Angleterre...

Le professeur Vogt, complétant une idée du savant anglais Darwin, montre, par un exemple frappant, que tout dans la nature se lie, s'enchaîne, et que souvent une chose que nous regardons comme très insignifiante, est d'une importance majeure pour les destinées d'un peuple.

D'où vient par exemple que la nation anglaise se distingue surtout par des forces corporelles et intellectuelles? Des vieilles filles, assurément; et voici comment s'explique le fait.

En Angleterre, les vieilles filles ont la manie d'élever une grande quantité de chats, qui détruisent un nombre considérable de souris et de rats, non-seulement dans les maisons, mais encore dans les champs. D'un autre côté, les souris des champs sont les ennemis les plus acharnés des bourdons, qui pullulent dans le voisinage des villes et des villages.

Mais, me direz-vous, que diantre les bourdons ont-ils à faire avec la destinée des Anglais?

Attendez.

Sans les bourdons, le trèfle rouge (*Trifolium pratense*) ne serait pas fécondé et ne rapporterait pas de graine; car les bourdons, en allant chercher le suc mielleux au fond de la fleur, mettent en contact la poussière jaune des étamines avec le pistil, contact d'où dépend la formation de la graine.

L'expérience a prouvé que le trèfle rouge qu'on garantit contre la visite des bourdons, ne produit absolument pas de graine. Or le trèfle rouge est la principale nourriture des troupeaux qui fournissent cette viande excellente, ces *roos beefs* et ces *beefs-teaks* qui font des Anglais une nation saine, vigoureuse et active.

Par conséquent, sans les vieilles filles, moins les chats, beaucoup plus de souris et pas de bourdons: donc, pas de trèfle rouge et encore moins de *beefs-teaks*.

La toilette des femmes.

La *Bibliothèque universelle* publie dans son dernier numéro un article très intéressant sur la vie domestique, auquel nous empruntons quelques lignes. Après avoir examiné les divers côtés du caractère de l'homme et du caractère de la femme, il fait ressortir leur dissemblance et dit entr'autres :

« La toilette est une des choses qui démontrent le mieux cette séparation croissante des sexes. Tandis que les hommes, renonçant à tout ce qui brille, se sont accommodés de couleurs sombres et de coupes simples, faites pour faciliter l'activité extérieure, les femmes ont demandé à l'industrie moderne tout un monde de tissus légers, moelleux, aériens, aux couleurs brillantes, vives, gaies, tranchantes ; elles les ont prodigués dans des formes traînantes, d'une ampleur exagérée, incommodes pour la marche, obtenant ainsi une élégance factice, fort éloignée du vrai beau. De tels vêtements supposent des habitudes oisives, une vie de salon et de parade, vouée aux arts d'agrément et à la conversation. La furie de toilette à laquelle nous assistons ne doit pas s'attribuer seulement au désir d'attirer les regards des hommes et de rehausser leur beauté ; on peut y voir encore un effort désespéré des femmes pour échapper à l'effacement démocratique et au nivellement social auquel tend l'Europe moderne. La femme est aristocrate par tempérament, elle aime les diversités de rang, l'étiquette, les préséances. Là où les rangs se trouvent fixés par la naissance, la toilette a moins d'importance; mais aujourd'hui *elle est le grand moyen* de distinction sociale, et le cœur féminin ne résiste pas à la perspective de paraître appartenir à la haute société. D'ailleurs, si l'ambition des femmes a cet écoulement unique, n'est-ce pas aussi la faute d'une organisation sociale où leurs talents et leurs aptitudes manquent d'occasions de se déployer, et ne peuvent leur obtenir le rang et la considération qu'elles méritent? »

Monsieur X. se mariait l'autre jour devant le juge de paix du cercle de *** pour légitimer un jeune enfant qu'il aimait sincèrement. Deux heures après, il eut avec son épouse une vive altercation à propos de bagatelles ; on se dispute, on se chamaille ; bref, on se sépare, ce qu'on n'avait pas osé faire quand on n'était pas forcé de rester ensemble.

L'époux vite dégoûté du mariage prend une plume et écrit au juge de paix :

« Monsieur,

» Un incident particulier me fait regretter amèrement la visite que j'ai eu l'honneur de vous faire.

» Je vous prie de bien vouloir considérer *la démarche* que j'ai faite comme nulle et non-avenue.

» Veuillez agréer, etc. »

Petit dictionnaire patois.

Ize, Ozé. — Oiseau, en patois des Ormonts. Ailleurs on ne dit que *ozé* ou *ozi*. On connaît l'anecdote de deux Ormonnains qui se sont battus deux fois à l'occasion d'une mésange trouvée morte de froid sur la neige, le jour de Noël ; l'un soutenant que c'était un *ize* (oiseau mâle) et l'autre une *izala* (oiseau femelle).

Karkagniou. — Cabine où couchent les bateliers, sous la proue des grandes barques.

Korso, Koueirso. — Troisième personne du singulier de l'indicatif présent du verbe défectif *cordre;* être cordialement réjoui, satisfait du bien, et aussi du mal qui arrive au prochain. Un pauvre a fait un héritage, on dit: *Lo lei Korso bein.* Un riche avare en a fait un, on dit : *Lo lei Koueirso mô.* Un mauvais sujet a été rossé, on dit: *Lo lei Korso preu.* Il est à regretter que le français cordre soit tombé en désuétude.

Kura. — Jeune fille niaise, crédule, simple. *Te n'î ke na Kura*, tu n'es qu'une bête, une niaise.

Lena, Louna. — Lune ; — humeur. *Lè ora dè bouna lena*, il est maintenant de bonne humeur.

Ké fa-t-on dei villhe lene? que fait-on des vieilles lunes? demandait une femme des Ormonts au maître d'école. — *On lè copé per bokon por ein fèré dai z'étaile* : on les coupe par morceaux pour faire des étoiles, lui fut-il répondu.

Lioba. — Non d'amitié donné aux vaches pour les appeler ou pour les flatter. *Lioba por aria*, c'est-à-dire : venez pour qu'on vous traie. — En langue albanaise *liopa* signifie vache.

Lou, article pluriel. Les. — *Faut te bouta l'einfan avoué lou z'herbe;* faut-il faire cuire l'enfant avec les herbes? demandait un homme des Ormonts à M. le doyen Decoppet qui lui avait conseillé un bain d'herbages pour son fils rachitique.

Mai. — Mois de Mai. — C'est aussi le sapin que les garçons d'un village plantent le premier jour de mai, devant la porte des filles à marier, si elles sont d'une vertu non-suspecte. Jamais on n'en plante devant la maison d'une fille déshonorée ; et c'est une honte publique que de n'en point avoir, quand les autres filles du voisinage en ont. Une ancienne chanson dit :

Per on deceindo né,
Ie m'a prai fantasia
D'alla plliauta on mai
A la pouert'à ma mia

Par un samedi soir, il m'a pris fantaisie d'aller planter un mai à la porte de ma mie.

Matokka. — Fille nigaude, gauche, lourde, disgracieuse.

Medjano. — Sobriquet que les gens de Vallorbes donnent à ceux de Ballaigue, pour avoir mangé la chair d'un âne tué par Mimard, pasteur de Vallorbes, qui le prit pour une biche.

Mônet (avec un *n* et un circonflexe sur l'*o*, s'il vous plaît). — Saleté, immondices, ordure, mauvaise herbe dans un jardin. On dit proverbialement en parlant du terrain : *To mônet fa grasset*, tout ce qui est sale engraisse.

Papegai. — Perroquet, oiseau de bois peint en vert pour servir de but au tir de l'arquebuse. Il était placé sur un mât très élevé. C'était aussi le nom d'un tir public dans plusieurs villes et communes vaudoises. Celui qui abattait l'oiseau vert jouissait pendant un an de grandes immunités, telles que l'exemption des péages, des lods, etc. On l'appelait le roi de l'oiseau. Cette fête datait du temps de la maison de Savoie, qui donnait, et le plus souvent vendait à diverses communes de la baronnerie de Vaud le droit de *papegai*, avec les priviléges y attachés.

UNE BONNE VIEILLE HISTOIRE

QUE CHACUN CROIT CONNAÎTRE ET QUE TOUS LIRONT AVEC PLAISIR.

II

Les deux années d'une absence que le baron avait jugé nécessaire, s'écoulèrent pour Othon dans l'ivresse des plaisirs et de la gloire, mais Catherine les donna entièrement à l'amour. Toujours occupée de Grandson, l'idée de ce jeune héros remplissait son âme; elle seule donnait un prix aux éloges dont on récompensait ses progrès. En voyant approcher l'époque de son retour, son cœur palpitait d'espérance. Elle comptait déjà les instants lorsque son père lui présenta un seigneur vaudois, voisin et parent de l'époux auquel elle était destinée.

Doué des mêmes avantages que Grandson, plus jeune et peut-être plus beau, Gérard d'Estavayer (c'est le nom de ce seigneur) était loin de faire la même impression. Je ne sais quoi de brusque et d'altier dans le geste, le maintien, le son de la voix annonçaient la violence de ses passions. Il n'avait ni l'abandon, ni la gaîté de son âge; les égards les plus simples paraissaient étudiés; avec les plus beaux yeux du monde, son regard était dur, et le sourire habituel qui servait de masque à sa physionomie, inspirait une sorte de crainte. Mais cette première impression s'effaçait bientôt. Gérard, quand il le voulait, savait revêtir des formes moins repoussantes; et quand on cherchait à se rendre compte de l'éloignement qu'il avait d'abord inspiré, on le condamnait comme une prévention injuste inexplicable. Gérard n'était point aimable, sans doute, mais on le croyait vertueux, on le jugeait intéressant, solide; c'était, disait-on, un homme mûr à 20 ans. Sa réputation de sagesse s'était faite à cet âge : il est vrai qu'elle s'était négativement composée de tous les vices qu'on ne lui connaissait pas; de tous les travers dont il paraissait exempt; de toutes les fautes qu'il n'avait point commises; et sa profonde dissimulation soutenait à merveille le roman de cette réputation précoce. On ne lui connaissait ni amis ni ennemis.

Tel était Gérard, qui paraissait alors digne du nom illustre d'Estavayer. La mort d'un père généreux autant que magnifique venait de le mettre en possession de sa fortune qu'il trouva fort dérangée; la plupart des terres étaient grevées de charges dont il ne s'était point douté.

Ce fut le soin de mettre ordre dans ses affaires qui le conduisit à Belp ; au moins le prétexte fut-il l'emprunt d'une somme considérable destinée à l'affranchir de plusieurs créanciers importuns; mais l'espoir de captiver le baron et d'obtenir la main de sa fille eut peut-être encore plus de part dans ce voyage.

Malheureusement le baron présenta Gérard à sa fille comme le parent d'Othon; et cette pudeur virginale que réveille le nom seul de l'objet aimé, colore son teint d'un éclat subit. Ses beaux yeux bleus se baissent involontairement sous leurs longues paupières brunes, puis s'arrêtent avec complaisance sur l'étranger. Un doux sourire, une politesse affectueuse, tout contribue à l'abuser. Enivré, Gérard se livre à l'espoir de plaire, au charme d'aimer, et son unique souci est de chercher quelque prétexte pour prolonger son séjour à Belp.* Rien de mieux pour cela qu'une indisposition soudaine : ce moyen lui réussit à merveille; et l'intérêt qu'on prend à lui le confirme dans son erreur. Aussi lorsque le baron, suivi de sa fille, vient le lendemain s'informer de la santé de son hôte, le prétendu malade ne trouve aucune expression pour témoigner ce qu'il éprouve. Ses yeux parlent seuls. Catherine entendrait leur langage si son cœur, rempli de Grandson, pouvait soupçonner un autre amour que le sien ; mais tout ce qui paraît extraordinaire dans ses regards est attribué à la fièvre, et l'on redouble d'intérêt en raison de ce qu'on le croit plus malade.

Après quelques jours, jugeant Gérard convalescent, on lui permet de respirer le grand air, on l'admet dans la société. Soit intérêt, soit politesse, Catherine lui adresse plusieurs questions sur la localité qu'il habite, et ce genre de curiosité paraît flatteur au Vaudois. Elle veut savoir si les rives du lac de Neuchâtel sont préférables à celles de l'Aar; elle va jusqu'à lui demander quelle est la distance du château d'Estavayer à celui de Grandson, et si ce dernier peut être aperçu de sa demeure.

En voyant Catherine s'intéresser aussi vivement à lui, Gérard perd le peu de raison qu'il conserve encore; et dans une âme comme la sienne, l'amour doit être une passion effrénée. Oui, dans cette âme brûlante, l'amour sera un volcan avec ses subites explosions, ses commotions épouvantables. Malheur à l'objet d'une passion aussi terrible ; malheur à toi, fille charmante..... Mais tu n'aperçois point encore les nuages dont se charge ton horizon.

* Village du canton de Berne, situé sur les bords de l'Aar.